

Quelqu'un qui doit chercher

Jean-Claude
Pons

« L'arrivant demeure donc encore quelqu'un qui doit chercher. [...] Mais ce qu'il cherche n'est pas encore trouvé, si trouver veut dire recevoir en propre ce qu'on a trouvé comme un fonds pour y fonder sa demeure propre. »

Martin Heidegger, *Approche de Hölderlin*,
« Retour ».

Dans *Télérama* des 28-3 juin, Mahmoud Darwich, en une seule phrase vertigineusement simple, de celles dont les grands poètes ont le secret, enfonce une espèce de coin minuscule dans le bloc monolithique de l'Histoire, en l'occurrence dans celui des accords de paix israélo-palestiniens.

Cette phrase si impressionnante, c'est trois fois rien comparé aux flots verbaux déversés par les autres adversaires de l'accord de paix, quel que soit leur nombre ; mille fois rien comparé aux cris d'impatience agressifs et anxieux lancés par les Palestiniens de Gaza. Sur ceux-là, les accords de Washington et du Caire se sont abattus d'un seul coup, leur « révélant », en quelque sorte, l'horreur dont ils émergeaient. Ils savent certainement que tout plongeur en eau profonde a besoin de paliers de décompression avant de refaire surface – et Dieu sait que les Palestiniens ont plongé profondément – mais ils sont impatients et le disent à leurs manières. Ils ne sont pas tous opposés à l'accord, loin de là, mais tous exigent de l'Histoire qu'elle ne se paie pas de mots. Ce qui est beaucoup lui demander car, en fin de compte, c'est dans cette monnaie unique que s'effectuent ses ultimes et déterminantes transactions. Il n'y a pas lieu de s'en plaindre. Peut-être même doit-on s'en féliciter. Les rats, par exemple, ou les insectes, n'ont pas d'histoire parce qu'ils n'ont pas de mots – ni de dollars, il est vrai. Peut-être est-il utile de repartir de ces bases simplistes avant d'affirmer l'évidence : les mots n'ont pas tous la même valeur puisque les choses qu'ils désignent sont différentes et que tous les hommes ne savent pas en faire le même usage, ne serait-ce que parcequ'ils ne sont pas détenteurs des mêmes choses. Lorsqu'un Palestinien interrogé dans une rue de Gaza, vu et entendu à la télévision française, lance avec exaspération (je cite approximativement mais c'était le ton) : « *Je ne suis*

pas d'ici, y a dix ans que je suis là, je veux me tirer ! » (sous-entendu : chez moi, en Cisjordanie), ses mots ont une certaine valeur en rapport avec les accords de paix. Il ne les désapprouve ni ne les approuve ; il est impatient ; il veut tout, tout de suite. C'est un plongeur en eau profonde.

Son impatience légitime le met en danger, et si ses mots ont une puissante valeur émotive, ils n'expriment pas autre chose qu'une certaine impuissance paradoxale, peut-être même une certaine panique devant le but soudainement en passe d'être atteint. Ce ne sont pas exactement des mots de poète. (Ce même homme figurait dans l'un des films d'Amos Gitai diffusés cet été sur Arte. S'il n'est pas poète, c'est sûrement un artiste ; s'il n'a pas une maîtrise absolue du langage, il peut savoir en user avec force. On le voit conduire une charrette que tire un âne. Il ne semble pas nager dans l'opulence, c'est le moins qu'on puisse dire. La voiture où se tient Gitai et son cameraman arrive à sa hauteur. Pendant quelques secondes il ne leur prête pas attention, juste un regard. Et puis, comme ils insistent et ne semblent pas vouloir le dépasser, il tourne à nouveau franchement la tête vers eux et d'un air surpris leur demande très sérieusement : « *Vous filmez l'âne ?* »)

D'autres tiennent des discours beaucoup plus élaborés, au nom d'une opposition instituée, FPLP, FPLP-CG, FDPLP, Hamas, dont le projet est de détourner le fameux cours de l'Histoire mais sans faire vraiment autre chose (le Hamas excepté) que de déposer des pierres dans son lit. Ils sont en quelque sorte de ces combattants qui optent pour, ou sont contraints à une stratégie périlleuse : mener le combat sur un champ de bataille que l'ennemi lui-même a choisi.

Je ne suis pas allé en Palestine, je ne suis pas allé en Israël, je ne sais donc pas ce que vivent exactement les Palestiniens de Palestine et les Israéliens d'Israël maintenant que les accords de paix sont signés, l'oxygène ou les miasmes que ces accords dégagent et que les gens sur place respirent mais, vus d'ici, leur caractère le

plus frappant est leur dynamique propre. Le mouvement qu'ils ont créé semble irrésistible et même les mots, les discours qui nous parviennent des opposants déclarés, palestiniens ou israéliens, apparaissent comme attirés inéluctablement par la formidable force gravitationnelle de ce mouvement. Est-ce un effet d'optique trompeur induit par la force d'un homme épatant, attirant, magnétique – Arafat ? Est-ce pour nous, riverains de la Méditerranée, une manière non moins trompeuse de prendre notre désir de paix – pas forcément généreux, pas forcément désintéressé – pour la réalité ? Est-ce une forme d'exorcisme ? Est-ce le sentiment que l'Etat d'Israël, fût-il « sûr de lui et dominateur », ne peut raisonnablement accepter d'exister *ad eternam* sur le mode de la mobilisation générale ?

Mahmoud Darwich a démissionné du comité exécutif de l'OLP à la veille des accords de Washington. Son geste suffisait alors à nous signifier, avant même toute explication, qu'il désapprouvait ces accords.

Bien qu'il ait fait partie des instances de l'Organisation de libération de la Palestine, il n'a jamais été exactement perçu comme un homme politique pur et dur. On ne l'imagine pas s'asseyant à la table d'une réunion politique de la même manière qu'un banal conseiller spécial. Son engagement « dans le siècle » était avant tout celui du poète même si, précisément, son combat et son œuvre poétique n'ont jamais fait qu'un (à la différence d'un Saint-John Perse, dont la poésie, par ailleurs, est souvent si proche de celle de Darwich).

« *Je suis un poète de la paix, pas celui d'une municipalité qui négocie* » : voilà – enfin – ce que Darwich a annoncé à Catherine Portevin de *Télérama*. C'est peu dire que ça vole haut. Tout simples que soient ces mots, ils risquent de ne pas nous laisser... en paix pendant quelque temps. Il n'est pas impossible que, à la manière d'une banale mélodie entêtante, ils aient l'occasion de revenir à nos oreilles durant les mois, peut-être les années qui viennent.